

La vertu n'eut pas de faire play et jola l'éponge.

Cléophas se dit : Cet argent m'appartient parce qu'il n'y a personne pour la réclamer. Comme je ne suis pas malamin, je vais laisser 375 pour les frais d'enterrement. Si je nettoiyais le portefeuille on pourrait me prendre pour un coquin.

Cléophas fit un inventaire des différents papiers contenus dans le portefeuille.

Il trouva sur l'enveloppe de toutes les lettres le nom du comte de Bouctouche. En lisant plusieurs notes contenues dans un carnet, il apprit que la comtesse de Bouctouche résidait à St. Jérôme dans le cottage ci-devant occupé par un magistrat de district.

Dans une des lettres de la comtesse, il était question d'Ursule, la servante.

En lisant le nom d'Ursule, Cléophas tressaillit et éprouva une constriction dans le gargoton comme s'il allait étouffer.

En continuant son inventaire il trouva une photographie sur zinc représentant le petit vicomte assis sur les genoux d'Ursule.

Il resta longtemps en contemplation devant l'image de celle qui l'avait porté à oublier ses devoirs conjugaux.

Il prit la photographie et la mit précieusement dans une des poches de sa veste.

Il ne comprit goutte au restant des papiers qu'il remit dans le portefeuille.

Cléophas se décida alors à informer le maître de l'hôtel de l'événement tragique qui venait de se passer dans le salon.

L'hôtelier envoya un messenger chez le coroner qui ne tarda pas à paraître.

Ce dernier examina le cadavre et posa quelques questions à Cléophas qui y répondit avec un aplomb imperturbable, disant qu'il avait été engagé comme valet du comte pendant qu'il était à Montréal.

Un jury fut assermenté et l'enquête commença.

Un médecin fut appelé à rendre son témoignage et jura que la mort du comte de Bouctouche avait été causée par une maladie du cœur.

Règle générale, à une enquête de coroner, lorsque le médecin ignore la cause de la mort il l'attribue à une maladie du cœur.

Le jury après une courte délibération rendit un verdict conforme aux déclarations du docteur.

Le coroner fit déposer les restes du comte dans le "cavreau" de l'Eglise on attendait qu'ils fussent rendus à sa veuve.

Cléophas fut chargé de porter la triste nouvelle à la comtesse.

Il prit le train du soir et se rendit à St. Jérôme.

L'argent qu'il portait sur lui brûlait les poches de ses pantalons. En arrivant, il entra dans l'hôtel Beaulieu et invita tout le monde qu'il y avait dans la barre à prendre un coup avec lui. "Ne vous gênez pas, disait-il, je suis flush et j'apais la "nip" pour la "crowd."

Un seul des individus présents semblait vouloir se laisser tirer l'o-

reille. C'était l'homme au chapeau de castor gris.

—Avancez donc, monsieur, sans vous connaître, je crois vous avoir rencontré souvent à Montréal.

Caraquette s'approcha du comptoir. Il semblait s'être ravivé.

Il lança un regard de lynx sur Cléophas lorsqu'il vit sortir de sa poche la liasse de billets de banque.

Après le souper il engagea adroitement la conversation avec Cléophas qui lui raconta la tragédie de St. Jérôme.

Caraquette dissimula son émotion et sut délier la langue de Cléophas on lui payant une bouteille de champagne.

Cléophas parla, mais il se garda bien de dévoiler le secret du tatouage du Petit Pito et de son entrée au collège.

Caraquette avec l'esprit de perception rapide qui le caractérisait, comprit qu'il y avait quelque anguille sous roche, et il essaya vainement de faire parler Cléophas sur le but du voyage de Bouctouche à Ste. Thérèse.

Après avoir causé pendant une heure avec l'homme au chapeau de castor gris, Cléophas alluma une cigare de dix cents et sortit de l'hôtel pour se rendre chez la comtesse de Bouctouche.

(La suite au prochain numéro.)

LE VRAI CANARD.

MONTRÉAL, 22 Mai, 1880.

CONDITIONS :

L'abonnement pour un an est de 50 centins payable d'avance, pour 6 mois 25 cents.

Le Vrai Canard se vend 8 centins la douzaine aux agents qui devront faire leurs paiements tous les mois.

20 par cent de commission accordée aux agents pour les abonnements qu'ils nous feront parvenir.

Les frais de Poste sont à la charge des Editeurs. *Greenbacks* reçus au pair.

Adresse : M. BERTHELOT & Cie Boite 2144 P. O. Montréal.

AGENCE DE QUEBEC.

M. F. Béland, marchand de Tabac et de Journaux, No. 264 rue St. Jean, est notre seul agent autorisé à Québec pour recevoir les abonnements ou les annonces.

Correspondance de Ladebauche.

St. Petersburg, ce 16 mai, 1880.

Mon cher Vrai Canard,

Quand je te disais à la fin de ma dernière lettre que je partais pour pour le Canada, je te faisais une colle. Je craignais de te chagriner en apprenant que j'allais faire un tour chez les Russes. Je te l'ai dit bien souvent, je trouve mon pays ennuyoux par le temps qui court. Il n'y a rien d'assez drôle en politique pour faire rire les docteurs et j'ai résolu dans ton intérêt d'aller à St. Petersburg où les Nihilistes font tant de tapage.

J'ai fait mon paquet, j'ai amarré mon coffre solidement avec de la corde à linge et je l'ai fait chèque pour la Russie.

J'avais l'espérance de m'amuser car je sais que les Russes sont capables d'accôter les canadiens lorsqu'il s'agit de claquer le coup.

Après m'être fait bardasser pendant six jours dans les chars je suis arrivé sain comme une ravo à St. Petersburg.

Mon premier soin a été naturellement de changer de nom. Je me suis fait appeler Yvan Ladébochiski. Un nom respectable comme tu vois pour me présenter devant les bourgeois de la place.

J'ai été bien chanceux je t'assure, car j'ai trouvé une place le premier jour que je suis arrivé à St. Petersburg, une place qui n'était pas faite pour des hommes de paille.

Il paraîtrait que les Russes ne tiennent pas à avoir de l'emploi dans le Palais d'Hiver de l'Empereur qu'ils appellent le Quesar et lorsque je suis arrivé il était très difficile de trouver un homme pour accepter la place de valet de chambre d'Alexandre. Moi, comme tu sais, je ne suis pas canadien pour rien et je n'ai pas frette aux yeux. J'accepte la place de suite, et je suis entré en service le soir même.

Pendant la soirée j'ai conversé avec Alexandre qui ne m'a pas les ru tropstiff. Seulement toutes les heures il lui prenait des shires qui auraient fait peur à un autre que moi. Nous tirâmes quelques touches et nous onfilâmes ensemble plusieurs corises.

Le lendemain matin, Sa Majesté s'est levée le pied gauche le premier. Pendant la matinée il eut une humeur de port-pique. Vers midi il eut des haut le cœur et devint si malade qu'il fallut le mettre au lit. On fit venir à la course le docteur de la cour. Celui-ci causa pendant quelques instants avec le malade puis il vint me trouver et me dit : Co qu'il faut à Alexandre, c'est de l'excitation, il lui manque son stimulant ordinaire. Il se tourna vers un vieux domestique et lui dit : "Quand est-ce qu'il a été tiré la dernière fois ?" Le domestique répondit : "Il y a trois semaines." Le docteur branla la tête et dit que c'était assez pour lui. Il faut absolument faire quelque chose pour lui. C'est coroct, dis-je, fiez-vous sur moi, docteur. Je vais lui en donner de l'excitation.

Mon plan a été vite fait et je le communiquai aux autres. Lorsque l'Empereur sortit de sa chambre, je le guettais dans le passago. Je sautai sur lui avec un gros traversin et je lui donnai un coup terrible sur la tête. Quelqu'un l'attrapa en pleine figure avec une pelotte de neige. On le fit passer à travers la porte vitrée du jardin d'hiver. Lorsqu'il fut écrapouti sur le plancher, on lui vida sur le corps un baquet d'eau à la glace. Quelqu'un tira en arrière de lui un fusil de chasse, et un autre lui déchira tout son habit sur le dos. Je lui vidai une canisso d'huile de charbon sur la tête. On lui fit dégringoler en bas de l'escalier de la cuisine à

coups de pieds dans le derrière. Un marmiton lui donna deux blaek eyo avec des jointures de plomb. Eh baillette, si t'avait vu comme le remède a fait son effet, En un crac, le bonhomme revint à la santé. Sa figure se ranima comme celle d'un homme qui se porte aux oiseaux. "Ah ! ah ! dit-il en se frottant les mains joyusement devant sa bédaine, pendant que le docteur lui posait des emplâtres et des cataplastes sur tout son corps et deux domestiques raccommodaient les libèches de son coat. Ah ! ah ! dit-il en scuriant devant nous, ça, ça peut s'appeler vivre. Tions, Melikoff, va pondre quelqu'un et on ira déjeuner ensemble." Je ne tiens plus à rester plus longtemps dans cette boutique. Ce soir j'arrange ma valise et je m'en retourne au Canada.

Tout à toi,
Ladébauche.

PHILOSOPHIE POPULAIRE.

PAR UN KIOUKIOU BIEN ELEVE.

J'ai déjà entendu dire que les hommes sont sous l'impression que la langue de notre race est la plus pauvre de toute, n'ayant qu'un mot un grognement. Tout le monde ici trouve cela absurde ; il n'est pas besoin d'avoir reçu mon éducation pour comprendre la folie de pareilles prétentions. Nous n'avons qu'un mot, soit ; mais si ce mot, ce grognement est assez riche pour pouvoir tout dire, ne sommes pas plus forts que les chinois, ces prétendus pionniers de la civilisation, qui parlent du pied, du nez et de la main autant que de lèvres, auquel il faut un mot, un signe pour chacune de leurs sottés idées, et dont la langue est devenue la tour de Babel des temps modernes ?

Mes parents qui sont forts instruits, m'assurent que notre langue est la plus riche de toutes.....dans tous les cas, c'est une des plus anciennes. C'est la vraie langue-mère et l'hébreu, le grec, le latin, et même le teuton, ne sont que des petites filles auprès de la nôtre. Il faut la connaître pour voir avec quelle facilité elle exprime les émotions les plus diverses, les sentiments les plus énergiques et les pensées les plus sublimes que puissent concevoir le cœur et l'esprit ! Quoi ! même dans les moments les plus calmes, lorsque, par exemple, par un beau jour d'été, nous faisons la sieste après un bon diner, on doit avoir remarqué que pas une de nos paroles ne se ressemble. Et les hommes, eux, dans les mêmes circonstances, aussi bien qu'en toutes autres, ne cessent de répéter la même chose, souvent pour ne rien dire ; ils n'ont pas honte.

On s'explique cette sotté manie qu'a l'homme de vouloir dénigrer notre langue : Il court chez nous un vieux dicton qui dit que l'homme n'a pas d'oreilles. Toutes nos bonnes vieilles gens disent qu'il suffit de le regarder pour comprendre le dicton. Il est vrai que notre jeune génération, qui a de nouvelles idées sur l'univers, est venue à croire que tous les êtres vivants, se ressemblent par quelque chose, et